

LE PREMIER MOT

Je vais vous parler du récit de Pierre Bergounioux qui s'intitule *Le premier mot*. J'ai fait ce choix car on peut le considérer comme un cas clinique illustrant le constat de Freud : la pertinence d'analyse de certains écrivains de ce qu'est l'être humain, une sensibilité singulière permettant un accès plus facile à l'inconscient.

Ce récit autobiographique rend compte d'une introspection dans la durée, d'une quête de sens et de vérité lors du parcours scolaire de Pierre en tant qu'enfant puis étudiant. A mon avis il s'agit d'une démarche éthique telle que Lacan la définit : « il n'y a d'éthique que de bien-dire ». Bien-dire concernant une vérité subjective ; ce qu'elle implique non pas d'universel ou de livresque mais de singulier pour chacun, se distinguant en ce sens de la morale.

Ce parcours met en évidence que la vérité subjective ne se livre pas aisément. Comment trouver le bon mot, la bonne phrase ? Lacan dira que le bien-dire est un fait d'expérience, l'effet d'un cheminement de pensée, permettant d'assumer sa place, ses actes, de trouver son style de vie propre.

Cette quête rencontre des résistances, mène souvent à des impasses et requiert un investissement souvent douloureux et de longue durée. Elle se fait généralement par nécessité vitale.

Mais cette vérité, in fine, s'avère ne pouvoir que se « mi-dire ». On se heurte irrémédiablement à un impossible à dire, un réel irréductible dira Lacan, du fait du refoulement originaire dans l'inconscient, perdu à jamais. Il rend compte de la division interne au sujet et de l'effet de la castration symbolique. Cette castration, à savoir la soumission à la loi du langage, crée un « manque à être ». « Tout » n'est plus possible désormais. Cette loi s'opère par la fonction dite « paternelle » ; stipulant l'interdit de l'inceste. C'est au père, en tant que représentant de la loi, qu'incombe cette tâche. La castration sépare l'enfant de sa mère, qui devient inaccessible.

A partir de là, il devient impossible de donner sens à tout, notamment concernant l'origine. Il restera toujours de l'inatteignable, du non-sens, du « hors-sens ». Aussi « le dernier mot » nous échappera toujours ; mais sa quête nous maintient dans le désir...

Le premier mot décrit une quête de sens, d'un bien « être » (naître) dans la vie au sens fort du terme : faire quoi, où et pourquoi ?

Là où on l'a sommé de vivre et d'être, l'enfant Bergounioux est plutôt affecté par un puissant déplaisir et un sentiment d'exil énigmatique. Le sauve le constat que sa tristesse morose se mue en une allégresse quand il change de lieu ; lieu plus au sud où il pressent qu'une place en creux l'attend. Il s'avère que ce lieu est le lieu d'origine

côté maternel ! L'explication de cette énigme étant hors d'atteinte, sa première démarche consiste en une double fuite : une rêverie concomitante d'une démarche sacrificielle de travail assidu. Autant de façons de s'absenter.

Pris dans un tiraillement, il comprend confusément d'être confronté à un non-dit. Il écrit : « *des étrangers m'habitent m'empêchant d'avoir une existence propre* ». Il veut résoudre ce tiraillement. Qu'est-ce qui l'empêche d'aller là où il veut aller ? Comment élargir le sillon étroit dans lequel il se sent enfermé ; comment contourner l'obstacle qu'il ne peut affronter ? Quelle est la nature de cet obstacle ?

Il pense trouver « ailleurs » les réponses. Les études imposées par son entourage, la réclusion qu'ils génèrent, lui permettront peut-être de penser enfin la réalité au lieu de la rêver ou de l'esquiver, de « *sortir des années mortes, du destin dicté* »...

Le premier mot manque.

Sa démarche va consister à tenter de se procurer des mots afin de pouvoir mettre enfin un mot, le mot ?, sur une absence, sur une contrariété. Et il écrit cette phrase merveilleuse : « *on sait déjà tout mais on ignore. Il s'agit de démêler l'histoire enfouie dont il faut reprendre le fil* ». Il prend conscience qu'il s'agit de « *se décaler par rapport au passé, les antécédents, ce avec quoi il faut néanmoins compter* »... Mais il n'y parvient pas !

De fait il est appelé à une place qui n'est pas la sienne. Il est appelé à réaliser le vœu de sa grand-mère paternelle, proféré sur son lit de mort, non réalisé par son père, un taiseux mélancolique, qui l'assigne lui, son fils Pierre, à payer une dette qu'il n'a pu honorer lui-même, sans que ce soit explicite.

Pierre va tirer profit de l'exil imposé par la suite de ses études, pour prendre du recul, afin de s'extraire du milieu familial étouffant. Mais c'est un recul géographique. Il espère qu'en s'acharnant au travail, ses lectures vont peut-être lui procurer des réponses et « *en apprenant leur nom, arracher les voiles des puissances ennemies* ». Mais les mots, pourtant si près, se dérobent. Se tenir au bord du dicible n'a pas plus de succès.

Cette démarche échouant, il décide une autre approche : au lieu de les fuir il va les provoquer et s'exposer aux « *choses elles-mêmes* ». Mais il va les chercher dehors, dans la nature. Il ne rencontrera que silence. Nouvel échec donc. Il se heurte sans cesse à un impossible que nous pouvons entendre comme l'effet de l'interdit premier : l'accès à la mère ou le trou laissé par la perte inaugurale.

Il finit par se lancer un défi, étant persuadé de trouver la réponse plus loin encore, plus à l'extérieur, et non sur le bord. Il veut se frotter à ceux qui savent, les éclairés, les puissants, les décideurs. Changer de point de vue. A Paris, devenant lui-même l'objet de son étude, l'incertitude pourra être levée, les mots refusés pourront être trouvés.

Se dessine ainsi un cheminement, mais tracé dans l'espace de la réalité géographique et non psychique, allant du centre au bord puis du bord au dehors.

Par le biais de rencontres de camarades engagés politiquement son monde étriqué s'ouvre ; un espoir renaît : l'étude et la compréhension du passé peuvent amener vers le présent et à la réalité ; il est possible d'influencer l'histoire, changer le

monde ! Donc, « *en sachant ce qui s'est passé à son insu, en trouvant les termes, il sera quitte, enfin libre !* »

On sent bien sa détermination à s'en sortir, et qu'il a pressenti que la voie du langage, le pouvoir des mots : « *peuvent rompre l'emprise que « les choses » exercent d'emblée sur nous.* » Je cite encore : Il faut « *mettre la main sur le premier mot manquant, interroger le silence chagrin, déchiffrer le premier chapitre... Jusqu'alors je n'avais appris que la perte* »...

Pierre prend conscience que penser n'est pas sans risque ; il pourrait s'effondrer. Il s'en était défendu jusqu'alors et était resté inconcevable ; il s'appropriait la pensée et le savoir d'autres ! Il décide de « *rêver autrement* » et de prendre son avenir en main au lieu d'obéir aux injonctions.

Nous voyons ainsi se répéter, inlassablement, cette nécessité d'interroger le passé, ce qu'il a reçu. Mais, problème ! Il reste cantonné, dans cette démarche, dans une exploration imaginaire de la réalité et ne peut s'empêcher d'aller chercher un supposé savoir externe. Ce qui rend compte combien il est difficile de sortir d'une aliénation bien ancrée. Combien la résistance peut être tenace !

Paris ne se révèle pas plus vivant que son lieu d'origine et n'être qu'un succédané d'extériorité. Les discours proférés par les autres s'y avèrent vides, renvoient à un semblant d'être, un paraître. Comment ils font ? Dans ce monde de semblants, lui, il étouffe tout autant, il ne s'y sent pas plus vivant. Le lieu où il attendait enfin de naître n'a pas joué son rôle escompté. Son imaginaire lui joue une nouvelle fois un tour. Les désillusions se succédant, un impératif s'impose à lui : il lui faut rentrer au bercail... Mais son retour au bercail fait resurgir illico ce chagrin et ce déplaisir ancrés au fond de lui-même. Le va et vient entre les deux lieux l'amènent au constat d'être un exilé des deux côtés ; il avait simplement clivé sa vie en deux.

Sa déception est telle qu'il s'effondre : il se confronte à une perte de sens de sa vie, une perte de signification du parcours accompli. Ce qu'il a lu et appris ne lui est d'aucun secours. De fait ça ne le concernait pas ! Et pour cause !

Va-t-il finir par comprendre ?

La division du sujet (ce tiraillement dont il est question) et l'aliénation au petit et au grand Autre y sont patentes. Ce qui se confirme quand il écrit : « *Tout est dit, dès le commencement et dès avant cela, dans la profonde nuit qui précède notre journée. Mais nous n'en savons rien* ». Cette phrase rend magnifiquement compte de l'aliénation dont nous sommes tous le produit.

Lacan définit l'être humain comme un « animal parlant », un « être de langage », ayant un « inconscient structuré comme un langage ». Nous sommes déterminés en premier lieu par le langage reçu en tétant le lait maternel. Ce langage nous vient donc de l'extérieur, de petits autres déjà soumis à sa loi. Cet extérieur s'élargit au fur et à mesure que nous grandissons, vient enrichir ce qui nous a nourris en premier. Ces petits autres, dans leurs discours, font un choix lexical, en fonction de ce qu'ils veulent/peuvent transmettre. Ils puisent pour ce faire dans le langage en tant que « trésor », d'un ensemble disponible, venu de la nuit des temps ; ils s'y réfèrent. D'où cette autre définition lacanienne de l'être humain : il est aliéné au grand Autre du

langage, cet au-delà qu'est sa loi. Le choix lexical que nous subissons dès le départ, imposé par notre entourage, nous détermine en tant que sujet. Il est le fruit de l'histoire familiale et culturelle, le fruit du désir de nos parents à notre égard. Il est impossible, de ce fait, de s'autodéterminer.

On peut se demander ce qui nous reste comme liberté en ce cas ? Et quelle place peut prendre dans cette articulation aliénation/liberté la question de l'éthique ? Questions qui taraudent le jeune Pierre.

Qu'il puisse entreprendre de chercher pour lui-même par lui-même ne lui effleure toujours pas l'esprit ; met en évidence combien il est difficile de s'autoriser de penser par soi-même, de lâcher ce à quoi et à qui on est attaché.

Pierre ne voit donc plus d'issue. Il a atteint la limite du supportable. La preuve : son corps lui fait signe, le lâche. Il tombe gravement malade (résurgence d'une maladie infantile) et doit se faire opérer à la gorge. Il suffoque littéralement. Il frôle la mort mais choisit de vivre. Il n'a plus rien à espérer ou à craindre. Il n'y a plus à hésiter : *« il a à trouver « à ses propres frais » les termes qui ne figuraient pas dans la dotation initiale et dont l'absence contribuait à sa misère »*, écrit-il. La question reste entière : *« comment trouver le mot perdu ? Comment reprendre à son propre compte ce qui a été annexé ? »*

Il y a tout lieu de penser qu'il va faire une psychanalyse, or ce ne semble pas le cas. Il persiste à chercher « ailleurs », dans les bibliothèques, où, par le truchement d'une bonne rencontre il accède à une étude méconnue, tombée dans les oubliettes : une analyse exhaustive de l'histoire géologique de sa stricte région natale. Elle démontre avec force sa noirceur, son aridité, son aspect tourmenté. Belle métaphore de ses affects à lui, ouvrant la perspective de creuser l'archaïque, d'y mettre des mots, d'y trouver une raison !

Pierre va prendre à son propre compte l'invitation qui clôt cette étude : explorer ce qui se passe au-delà de la frontière imposée pour l'étude, explorer la région plus au sud de celle en question, celle où justement il se sent léger mais pas seulement...

Cette invitation écrite, non pas injonction paternelle muette, venant d'une autre figure symbolique antérieure, ouvre le champ, et autorise Pierre enfin à aller là où il veut aller depuis toujours, et de prendre cette place restée vide dans la chaîne signifiante familiale. Elle va lui permettre de jeter un pont entre les deux rives, de tisser « les deux destins ».

Pierre peut enfin se dégager du poids initial de l'aliénation familiale. Aliénation qui prend enfin sa signification juste : l'Autre paternel s'y réduit en un « représentant » du grand Autre ; il ne l'incarne plus. Elle va permettre de faire sien le désir familial non accompli, de le réaliser, mais à sa façon, d'une manière singulière donc, en s'appuyant sur cet au-delà du père qu'est l'aliénation au grand Autre, celle du langage. Je l'entends comme un heureux compromis.

Il va sortir du silence mortifère. Au lieu de fuir ses affects, son symptôme, il en fait des outils afin d'examiner les signes émis, rejetés jusqu'alors, afin de tenter de les déchiffrer, tel un géologue ou un archéologue. Pierre va se mettre dans la peau d'un observateur attentif du « vivant dans la nature » afin de le décrire au mieux ; écouter

les bruissements et les bruits émis afin de les traduire en mots. Il estime apporter ainsi une « *contribution affirmative au pays natal* ». Le « non » se transpose en « oui ». En les fixant sur papier il va transmettre à son tour, à sa façon...

Il brave « l'interdit » (ce qu'un taire dit !) et va « *nommer les choses qui ne portaient point de nom !* » Il va écrire **son** premier mot, **le** premier mot, et il ne va plus cesser...

C'est extraordinaire ! Quelle place s'autorise-t-il à ce moment-là ? Il devient créateur !

Dans l'acte d'écrire, dans la quête du mot juste, il continuera à tourner autour de l'énigme, cet impossible à nommer, cette perte initiale, de toute évidence du côté maternel... Son style d'écriture, d'une précision subtile et sensible, le foisonnement des textes produits, mettent en évidence cet impossible à dire, relançant sans cesse son désir, donnant sens à sa vie.

Psychanalystes et écrivains se servent ainsi des mêmes outils, les mots, mais pas tout à fait de la même manière...

Pierre Bergounioux reste résolument du côté de la quête de sens de la réalité qui l'entoure : la nature, sa région, ses proches. Il n'est pas sensible au déchiffrement des signes en tant que signifiants qui ouvriraient la voie à d'autres explorations, mais psychiques, de l'inconscient. Contrairement aux psychanalystes, lui, il n'en veut rien savoir. Il est fort probable que le sens donné à sa vie et/ou son style d'écriture auraient pris un autre tournant s'il y avait consenti. Il est néanmoins parvenu, d'une autre manière, à un autre niveau, à une éthique du bien-dire.

La psychanalyse permet d'espérer tirer au clair l'inconscient dont vous êtes le sujet, de savoir un tant soit peu le destin qu'il vous réserve, dira Lacan. Il permet d'arriver à une éthique, celle d'un bien-dire singulier du manque. Bien-dire d'une vérité subjective s'exprimant par un mi-dire.

Tant que nous sommes vivants nous n'aurons jamais le dernier mot. Dernier mot permettant de dire enfin ce premier mot, perdu à jamais, qui fermerait la boucle. Il est mortifère...

Nous sommes tous des exilés, qu'on le veuille ou non, et quoi qu'on fasse, jusqu'à notre mort.

Tineke Gauchet-Engelen
Le 13 mai 2016